

MÉLANGES RELIGIEUX,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII.

Montreal, Mardi, 9 Janvier 1849.

No. 34.

MISSION DE LA BAIE D'HUDSON.

Lettre du R. P. Laverlochère à Mgr. l'évêque de Bytown.
(Suite.)

L'année dernière, nous trouvâmes au fort Moose, un Canadien de Montréal, marié à une indienne du lieu. Bien que depuis quinze ans il n'eût pas vu de prêtre, et qu'il fut seul de catholique dans une place où il y avait un ministre qui n'avait rien négligé pour le gagner, il avait toujours conservé sa foi intacte; mais malheureusement il la déshonorait, par l'ivrognerie. Nous le reçûmes de la tempérance, et il a vécu, durant toute l'année, au milieu d'un milieu d'œuvre comme lui, qui n'avait d'autre récréation, le dimanche, que la boisson; sans en prendre une seule goutte.

Trois semaines s'étaient déjà écoulées depuis que j'étais au fort de Moose, lorsqu'une goëlette, venant de celui d'Albany, me fournit l'occasion d'aller visiter ce poste, situé environ 140 milles plus au nord, et vers le quel mon cœur plus encore que ma boussole, se dirigeait sans cesse; parce que j'avais appris que j'y trouverais un grand nombre de Sauvages, venus des postes circonvoisins, outre ceux de cette place, qui est dit-on, l'une des plus populeuses de la Baie. Je m'embarquai, le 5 juillet, sur cette mer orageuse et couverte de glaces. A peine étions nous sortis de la rivière de Moose, que nous fûmes arrêtés par un vent contraire, qui nous tint à la même place, durant trois jours. Nous profitâmes de ce contre-temps pour descendre à terre. Nous n'aperçûmes partout qu'un terrain plat marécageux et aride, périodiquement baigné par la marée qui monte très-haute dans ces endroits. Rien absolument ne vint distraire notre âme de cette mélancolie dont elle est comme accablée, lorsqu'on pareourt, pour la première fois, ces contrées désolées. Nous n'aperçûmes ni gibier dans les airs, ni bêtes fauves sur la terre. Quelques petites baléines blanches, et quelques loup-marins furent les seuls habitants des eaux qui se montrèrent à nous, durant toute la traversée. Je n'essaiâi point Mgr. de vous dépendre ce qu'éprouve l'âme d'un Missionnaire, qui explore pour la première fois, ces tristes parages. Tout ce qui frappe ses regards n'est propre qu'à le jeter dans une tristesse indicible; il n'est donc pas surprenant que ses lettres n'en soient quelques fois empreintes. Cette mission au reste, la plus triste qui existe, doit avoir un caractère qui lui est propre. Celles du levant de Constantinople, des îles de l'archipel, de Syrie, de l'Égypte etc. conservent encore quelques restes de leur ancienne splendeur. Et toutes ces contrées, quelques dégradées qu'elles soient, ne laissent pas néanmoins de représenter au Missionnaire quelques restes de richesses, de l'industrie et de la magnificence, de leurs premiers habitants. Les îles même de l'Océanie et du Japon, toutes barbares qu'elles sont, offrent aussi quelques encouragements et quelques espoir à la persévérance du Missionnaire. Là se trouvent de nombreuses peuplades, réunies en corps de nations, un sol fertile, un climat tempéré. Mais dans les missions de la Baie, il n'en est pas de même. Elles n'offrent partout que des forêts sans limites d'un bois rabougri. Un terrain marécageux et stérile, un ciel sombre et grisâtre, et une mer glacée. Éparse sur ce sol, sur une étendue immense de pays, une multitude de familles indigènes, dont l'aspect dégoûtant dénote la dégradation et la misère la plus profonde. Le silence de mort qui règne sur ces champs de ruines, n'est interrompu que par les hurlements des ours et des loups, auxquels les Indiens déclarent une guerre, où bien des fois ils sont vaincus et cruellement déchirés; et par les cris plaintifs, des oiseaux passagers. Pardonnez, Mgr., cette longue digression où je n'ai pourtant fait qu'esquisser quelques traits d'un tableau mille fois plus effrayant encore. Tout ce que je pourrais en dire n'en donnerait jamais qu'une faible idée.

Je dois cependant l'avouer, au milieu de cette nature désolée, le créateur ne laisse pas de montrer sa main libératrice, outre les ours, les lièvres, les castors, et les loup-marins, dont les Indiens font leur nourriture principale. Ils reçoivent encore un ample secours par le passage des outardes, qui s'opèrent deux fois par an, au printemps et en automne, et qui dure de 15 à 20 jours; durant les quels un chasseur habile peut en tuer, dit-on, de 2 à 3000, qu'il peut faire saler ou boucaner. C'est aussi ce que font les Agents de l'Hon. Cie. de la Baie. Au seul fort d'Albany, on en fait saler de 14 à 51,000 chaque année.

La quatrième journée après notre embarquement, le vent nous devint favorable, et nous pûmes mettre à la voile. Mais nous n'avions pas fait 50 milles, qu'une furieuse tempête, s'élevant tout-à-coup, poussa le navire avec une rapidité effrayante, vers des montagnes de glaces, que nous avions devant nous, à quelques milles de distance. Le capitaine, justement alarmé de voir son navire aller se briser contre ces îles flottantes, fit promptement tourner les voiles; mais en voulant échapper au danger des glaces, il tomba dans un autre non moins imminent. Nous approchions de l'entrée de la rivière Albany, le vent, qui soufflait toujours avec violence, avait renversé les jalons qui indiquaient le chemin. Tout à coup nous entendîmes sous nos pieds un craquement qui nous fit frémir. La goëlette venait d'échouer sur une large roche, qui heureusement se trouvant unie, ne fit qu'une avarie, assez légère au bâtiment. Le même coup de vent qui nous avait jeté, avec tant d'impétuosité, sur cet écueil, en tourbillonnant, nous remit à flot, et peu d'heures après nous entrâmes dans la rivière d'Albany, en hissant le Seigneur de nous avoir de nouveau délivré d'un naufrage qui semblait inévitable.

Nous avions fait environ trois milles dans cette rivière, lorsque nous aperçûmes, à quelque distance de

nous, le fort ou plutôt la place qu'il occupait naguère; car, l'hiver d'aujourd'hui, il était devenu la proie d'un violent incendie. C'était un des plus beaux forts de tous ceux de l'Hon. Cie. de la Baie d'Hudson, bâti en forme de citadelle avec bastions et créneaux. On ne voit plus à la place qu'un modeste magasin, que le Commandant y a construit depuis peu, avec des difficultés bien grandes, tant se trouve éloigné le bois propre à bâtir.

La rivière d'Albany, qui coule de l'ouest à l'est, prend sa source dans le lac Sale, à 700 milles de la Baie James où elle se décharge. Elle serait, sans contredit, l'une des plus belles de toutes celles qui affluent dans la Baie, ayant un cours de 300 milles sans aucun rapide considérable; mais ses nombreuses ballures ne permettent d'y naviguer qu'avec des canots de moyen grandeur. Son eau est limpide et bonne au goût, mais elle ne paraît pas être poissonneuse. Ses bords sont bas et marécageux, depuis son embouchure jusqu'à la Chute à Martin, 300 milles dans les profondeurs. J'en puis dire autant de toute la côte ouest des deux Baies; car, depuis les bords de la mer jusqu'à 100 lieues de distance dans les États, on ne marche que sur un terrain tremblant, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes. On n'aperçoit aucun vestige de bois franc; ce ne sont partout que des aunes et des arbrisseaux résineux, de chétive apparence. Dans ces tristes marais, pullulent les marigouins et les mouches, dont la piquette vénéneuse cause une douleur cuisante. Ils sont et plus nombreux et plus gros que ceux que j'avais vus jusque-là, dans les forêts du Canada. Dès que notre goëlette entra dans la rivière, elle en fut littéralement convertie. Tout ce que j'avais vu jusque-là, en fait de mouches, me parut alors une vraie bagatelle. Le ciel en était obscurci comme d'un nuage. Je doute qu'ils fussent si plus nombreux ni plus cruels, lorsque le Seigneur les envoya, sous les ordres de Moïse, visiter le roi Pharaon. Du moins leur visite ne fut pas aussi longue. Pour se défendre de leurs importables aiguillons, les Sauvages ne trouvent pas d'autre expédient que de se graisser le corps avec de l'huile de poisson pourri, qui répand une odeur infecte; et les animaux domestiques du fort, pour s'en garantir, se jettent à la nage, et passent la journée dans un flot, au milieu de la rivière. Quoique j'eusse la précaution, pour célébrer les Saints Mystères, de m'entourer d'un nuage de fumée, comme dans une charbonnière; mon visage et mes mains en étaient tellement couverts que les nappes d'autel étaient toujours tachées de la sang qui coulait des piquettes. Ils ont plus d'une fois, durant le service divin, éteint les cierges, en venant s'accumuler dessus. On peut juger d'après cet aperçu, ce que la nature doit avoir à souffrir de la part de ces petits tyrans ailés. Ils ont la vie tellement dure, que nous sommes obligés de faire du feu, autant pour réchauffer nos membres engourdis par le froid, que pour nous délivrer de leurs importunités.

Le Commandant du fort Albany est un gentilhomme Irlandais catholique, qui depuis 32 ans habite les bords de la Baie d'Hudson. Venu d'Irlande à l'âge de seize ans et seul de sa religion dans ces pays sauvages, il a toujours su conserver une foi intacte et une fervente piété; son dévouement à toute épreuve, sa probité, sa franchise, lui ont toujours gagné l'estime de tous ceux qui l'ont connu, de quelque persuasion qu'ils fussent. La joie qu'il ressentit, en voyant arriver chez lui un prêtre, ne peut se dépeindre. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Nos larmes se confondirent, et nous fûmes longtemps sans pouvoir nous exprimer autrement. Sa piéuse dame, que nous avions, ainsi que sa demoiselle, baptisée l'année dernière au fort de Moose, partageait son allégresse. Leurs domestiques, un nombre de 12, paraissant étonnés de le voir si joyeux, leur dit: "Vous ne savez pas, vous autres protestants, vous ne pouvez pas même concevoir le bonheur que nous goûtons, nous autres catholiques, quand nous possédons un prêtre!... Comment ne serais-je pas content! Il y a 32 ans que je soupire après l'arrivée d'un prêtre dans cette baie." Tous les matins, il venait à la messe, qu'il servait avec une touchante piété, et moi, en le voyant, je me disais: hélas! il faut donc avoir été longtemps privé des grâces, pour savoir les apprécier!... Quoiqu'il eût eu le bonheur de communier, ainsi que son épouse, durant mon séjour chez lui; quelques jours après l'avoir quitté, pour retourner à Moose, quelle ne fut pas ma joie et ma surprise, de l'y voir arriver! Il avait navigué durant trente-huit heures, le jour et la nuit, sur une mer agitée et couverte de glaces, dans un petit canot d'écorce, accompagné de deux Indiens; ne s'arrêtant que pour prendre à la hâte un peu de nourriture. Et lorsque je lui manifestai ma surprise de le voir si tôt, il me fit cette réponse, qui résume toute l'ardeur de sa foi et de sa piété: "Il eût été assurément trop pénible pour moi de demeurer tranquille à mon poste, sachant qu'un prêtre catholique, que depuis 32 ans j'appelle de tous mes vœux, réside dans ces lieux; je veux en core avoir la consolation de participer aux Saints Mystères." C'était devant des protestants étonnés, qu'il tenait ce langage.

A mon arrivée au fort d'Albany, j'y trouvais une vingtaine d'Indiens venus, les uns du fort Ononabruk, à 500 milles de distance, les autres du lac Sale, à 700 milles environ. Comme ces Sauvages sont de la tribu des Sautaux, et que leur langage est, à peu près, le même que celui de l'émiskaming, je pus entrer immédiatement en rapport avec eux. Je vis, dans cette circonstance, s'accomplir, à la lettre, ces paroles du Sauveur: "Deux hommes seront dans un champ, l'un sera pris et l'autre sera laissé." (Luc 17.) Les Indiens du lac Sale sont tellement adonnés à l'ivrognerie, qu'ils m'ont avoué que c'était le désir d'avoir du rum, qui les avait engagés à venir au fort. La passion pour les liqueurs fortes les avait trop abruti pour qu'ils témoignassent de l'empres-

sement à venir entendre les explications d'une religion qui commande avant tout la sobriété. Ceux d'Ononabruk, au contraire, me parurent beaucoup plus disposés à se faire instruire. Il est vrai que quelques-uns d'entre eux étaient également venus de bien loin dans l'intention de s'enivrer. Ils l'étaient même lorsque j'arrivai au milieu d'eux, mais quand je leur en fait comprendre l'horreur que le Grand-Esprit avait pour ce vice, les tourments réservés aux ivrognes dans l'autre vie, ils ne voulurent plus en goûter. Et le jour de leur départ, pour s'en retourner dans leur poste respectif, ils vinrent me remercier, et m'avouèrent ingénument, que depuis 15 à 20 ans qu'ils viennent annuellement au fort d'Albany, c'était la première fois qu'ils s'en retournaient sans être ivres. Ils paraissaient prendre un plaisir singulier à m'entendre leur parler de Dieu et de ses ouvrages. "Ton arrivée chez nous causerait une joie bien vive à toute notre tribu, me disaient-ils souvent. Tous assurément embrasseraient avec ardeur la religion dont tu nous parles." Et moi, en gémissant de ne pouvoir voler à leur suite, je les berçais de l'espérance d'aller les voir une autre année!... Parmi eux se trouvaient aussi deux métis Canadiens qui, encore enfants, avaient reçu le baptême des mains d'un prêtre catholique, sur les bords du lac Supérieur. N'ayant plus revu de prêtre depuis, ils avaient grandi dans une ignorance complète des premiers mystères de la foi. Ils ne savaient néanmoins comment m'exprimer leur joie quand ils me virent. Ils m'avouèrent plus d'une fois que quoiqu'ils eussent passé leur vie au milieu des protestants, ils n'auraient pas voulu, pour tout l'or du monde, renoncer à la religion catholique. Ils auraient été assurément bien en peine d'établir la différence qui existe entre les deux, puisqu'ils ne savaient pas même combien il y a de personnes en Dieu. Mais partout où une goutte de sang Canadien circule dans les veines, n'y découvre-t-on pas aussi un sentiment inné pour le catholicisme? La population qui fréquente le fort d'Ononabruk est d'environ 135 familles, et celle du lac Sale renferme le même nombre. Celle de la Chute à Martin est de 60. Enfin celle d'Albany lui-même en compte environ 120; ce qui fait, dans ce seul district, un nombre d'au moins 2500 âmes, car les femmes sont beaucoup plus nombreuses que les hommes. Les Sauvages des trois premiers postes parlent la langue des Sautaux. Mais ceux du fort d'Albany et généralement tous ceux qui habitent les bords de la mer, ont un galimatias difficile à saisir. C'est un mélange confus de Kris ou Kenisteno, Sautaux, Mackegon, et Montagnais. Un peu plus au nord, c'est le langage Eskimaux entièrement différent de ceux-ci.

(A continuer.)

ÉTRANGER.

LOMBARDIE.—La Gazette de Milan, du 15 novembre, contient une nouvelle liste des personnes que Radetzki a frappé de contribution forcée. "La princesse Belgiojoso, née marquise Trivulzi, 800,000. Marquis G. Trivulzi, son cousin, pour le punir d'avoir été blessé par un Crato, 500,000. Le prince Pio Capeo, espagnol, domicilié depuis quelques années à Milan, 2000,000. Comte Joseph Archinti, 500,000. Comte Alexandri Sommani 300,000. Frère marquis Stampa Sautino 380,000. Comte Marco Greppi, membre du gouvernement provisoire, 2000,000. Comte Charles Taverna, 300,000. Comte Francesco Annovi, pour services militaires rendus à l'Autriche, 400,000. Noble Camozzi, de Bergame, domicilié à Milan, 300,000. Comtesse Antonis Castellato, née Litta 3000,000. L'Hôpital de Milan, envers lequel le gouvernement autrichien est débiteur de quelques millions, que le très-religieux empereur n'a jamais payés, 300,000.

Ces extravagantes déprédations sont le fait personnel du maréchal Radetzki, auquel M. de Montecroli a fait adresser d'énergiques remontrances par un des plus savants juristes consultés d'Italie, Pedersani, conseiller du tribunal suprême de justice. Celui-ci aurait déclaré au maréchal que jamais loi plus infâme n'aurait souillé les annales de l'Autriche, et que, pour son compte, il irait à Olmutz en demander le retrait à l'empereur. Sur ce, on regarda comme à peu près certain que Radetzki n'oserait pas donner suite à son projet; mais on lui prit l'idée de suppléer aux ressources qu'il entendait ainsi se créer: 1° par une surtaxe de quatre centimes par écu; 2° par une taxe sur les chevaux; 3° par quatre millions sur le commerce; 4° par une autre base que l'on suppose être celle des émigrés.

L'indignation qui a éclaté partout dès que ce dernier manifeste de Radetzki a été connu, a été suivie d'un acte du gouvernement sardes dont il faut tenir grand compte. Voici le texte de l'acte royal promulgué avec la signature de tous les ministres:

"Art. 1er. Les dispositions contenues dans la proclamation du maréchal Radetzki, en date à Milan du 11 novembre courant, sont nulles et de nul effet, (Il s'agit du décret qui grève d'énormes contributions les plus riches habitants de Milan.)

"2. Sont déclarées nulles et de nul effet les aliénations de biens immobiliers et créances décrivant d'expropriation forcée auxquelles, postérieurement à la promulgation de la présente loi, il devra être procédé dans la Lombardie et le pays Vénitien, au nom du gouvernement autrichien.

L'exposé des motifs précédant cette loi, porte: que la manière dont le gouvernement autrichien dépossède par des extorsions la Lombardie et la Vénétie, et particulièrement la proclamation du maréchal Radetzki, du 11, donne lieu de croire que l'on songe plutôt à leur destruction qu'à leur conservation.

UN NOUVEAU DANIEL.—Rome a failli voir renouveler, nous écrit un correspondant, l'une des scènes de martyre dont les auteurs chrétiens nous ont fait l'épouvantable récit. Cette fois, c'est un voyageur qui a manqué d'être livré aux

bêtes. Il faut savoir qu'il existe au nord de la colonne Trajane une excavation profonde, formée par des murailles perpendiculaires, ornées de divers fragments d'antiquités. De nombreuses colonnes de granit y élèvent au-dessus du sol leurs fûts brisés et marquent la place du Forum. Depuis plusieurs années la population des rues voisines a pris pour habitude de se débarrasser des chats qui la gênent, en les jetant simplement dans le Forum Trajani, ce qui évite la peine d'une course jusqu'au Tibre ou le désagrément de torturer le ron à ces animaux. Notre voyageur, ignorant cette habitude connue de tout le voisinage, descendit dans cette nouvelle fosse aux lions, se hant pour remonter à la science d'Amoros; mais il fut aussitôt entouré par une quantité de chats sauvages, affamés, enragés, qui cherchèrent à le mettre en pièces. Fort heureusement ses cris furent entendus, et on lui descendit trois bouledagues et une échelle au moment où épuisé par sa défense désespérée, il lui restait à peine assez de force pour remonter. Avis aux touristes.

Courier.

LES PAUVRES DE PARIS.—Malgré les symptômes favorables qui se sont manifestés depuis quelque temps, le chiffre de la population indigente dans le département de la Seine a encore d'effrayantes proportions: pour la seule ville de Paris le nombre des individus qu'il faut secourir s'élève à plus de 222,000; et y joignant ceux des arrondissements de Sceaux, de Saint-Denis, on en compte environ 263,000; et les rigueurs de la mauvaise saison, l'interruption forcée des travaux qui en est la suite, portent à craindre que ce nombre ne s'élève pour les mois d'hiver à plus de 300,000.

UNE NOBLE CHARITÉ.—On lit dans l'un des derniers numéros de la Presse: "A la suite du décret sur la restitution des biens de l'ex-famille royale, Mme la duchesse d'Orléans a refusé les 300,000 fr. annuels que lui assurait son douaire. Elle a déclaré que si le gouvernement de la République ne croyait pas devoir les retenir, elle voulait qu'on les distribuât aux indigents et aux ouvriers sans travail. Cette princesse ne veut conserver que les 500,000 francs de rentes qui proviennent de ses économies, et formeront l'unique fortune de son second fils, M. le duc de Chartres."

UN CHATIMENT.—Le budget du ministère de l'intérieur a donné lieu à un incident passablement scandaleux. M. Luneau ayant reproché à M. Dufrane d'avoir envoyé dans la Vendée, pays religieux et dévoué à l'ordre, le préfet de Toulouse, qui s'était compromis dans un banquet ultra-démocratique, une voix partie de l'extrême gauche cria à M. Luneau: "Comment se fait-il que vous soyez mouchard?" La majorité, indignée, a voulu connaître l'auteur de cette grossière insulte: il s'est levé, et a déclaré se nommer Astoin. La chambre lui a infligé, par la bouche de son président, le châtiement d'un rappel à l'ordre, avec insertion au procès-verbal.

BAVIÈRE.—Le gouvernement a convoqué un synode général protestant, pour le Palatinat du Rhin, dans la ville de Spire. Cette convocation a été immédiatement l'occasion de nouvelles dissidences dans le protestantisme. L'assemblée se composait moitié de pasteurs, moitié de laïques; les partisans du rationalisme en formaient les deux tiers, contre un tiers seulement de prétendus orthodoxes, dont le pasteur Rust était le chef et le principal champion. Dès la première séance, le commissaire royal fit lecture d'une lettre qui mettait le pasteur Rust à la retraite. Ce sacrifice fait à la majorité de l'assemblée indigna le minorité qui, l'instant même, s'en retira. Ce qui fit le plus étonner le ministère bavarois, c'est que la cohue rationaliste n'ayant plus rien à craindre de l'opposition de ses adversaires, rendit le lendemain un décret de séparation de l'Église protestante du Palatinat, de l'Évangélisme de Bavière, déclarant se soustraire à l'obéissance du consistoire royal et suprême de Munich. Reste à voir ce que produira l'autre synode général, en ce moment assemblée à Nuremberg.

AUTRICHE.—La diète autrichienne s'est réunie à Kremsier. Les députés de la gauche ont protesté seulement qu'il eût été à la contrainte, afin d'épargner à Vienne de nouveaux malheurs. Ils ont d'ailleurs montré immédiatement que la victoire militaire de l'empereur n'avait nullement ébranlé leurs dispositions à lutter sur le terrain du droit. Malgré l'opposition énergique des Tschermes impériaux qui portaient à la présidence M. Strohach, le nom de M. Siska est sorti de l'urne. Ce résultat a surpris les partisans dévoués de la couronne, qui ne s'attendaient pas à une manifestation aussi éclatante envers un homme de cœur, dont le nom est associé aux impérissables souvenirs de la résistance viennoise.

LE GÉNÉRAL TAYLOR.—Une correspondance louisianaise, adressée à un journal de Boston, trace dans les termes suivants le portrait du président élu des États-Unis:

"Le vieux Rough and Ready est d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, solidement taillé, et d'une vigoureuse carrure. Il vient d'accomplir sa cinquante-huitième année, et, bien que ses cheveux commencent à se nuancer de gris, il n'a encore aucun des signes de la vieillesse. Son teint vermeil et son activité surprenante révèlent une santé parfaite. A le voir assis dans la rotonde de l'hôtel St-Charles, causant avec tout le monde, on devine un honnête homme, plein de sens et de franchise, au caractère aimable et bienveillant. On a peine à voir en lui un de ces hommes "dont le nom ne doit pas mourir." Il n'a ni l'imposante figure de Scott, ni la farouche dignité de Twigg, ni les manières aristocratiques de Harney. Il ne porte pas non plus ce cachet de supériorité intellectuelle qui distingue Webster, Clay ou Calhoun, entre mille. Mais il a ce front large, élevé qui dénote l'intelligence. Le trait caractéristique de son aspect et de sa conversation, qui fait que vous ne pouvez détacher de lui vos regards, c'est la bienveillance. On dirait que son cœur rayonne au-dehors et se reporte vers lui. Et quel est il posséder! Chacun de ses regards semble tomber sur vous comme un éclair, et si c'était le sourire qui l'accompagnait, on s'attendrait à le voir suivi d'un éclat de foudre."